

MICHEL DE MONTAIGNE

ESSAYS

Book 2 · Chapter 2



Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on February 9, 2022

HYPERESSAYS is a project to bring a complete hypertext edition of Michel de Montaigne's *Essays* to the web. More information at www.hyperessays.net

GOURNAY-2-2-20220209-141606

De l'yvrongnerie

A LE MONDE n'est que variété et dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices : et de cette façon l'entendent à l'adventure les Stoiciens : mais encore qu'ils soyent également vices, ils ne sont pas égaux vices : Et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

A Quos ultra citràque nequit consistere rectum,

A ne soit de pire condition, que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable : et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre jardin :

*A Nec vincet ratio, tantumdem ut peccet, idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit.*

A Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose.

B La confusion de l'ordre et mesure des pechez, est dangereuse : Les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest : ce n'est pas raison que leur conscience se soulage, sur ce que tel autre ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion : Chacun poise sur le peché de son compagnon, et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souvent mal à mon gré.

c Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit, distinguer les biens et les maux. Nous autres, à qui le meilleur est toujours en vice, devons dire de mesme de la science de distinguer les vices : sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incognus.

A Or l'yvrongnerie entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs : et il y a des vices, qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cestuy-cy est tout

corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cestuy-cy le renverse, **B** et estonne le corps.

*B cum vini vis penetravit,
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt :*

c Le pire estat de l'homme, c'est où il pert la connoissance et gouvernement de soy.

A Et en dit on entre autres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin fait desbondier les plus intimes secrets, à ceux qui en ont pris outre mesure.

*B tu sapientium
Curas, et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.*

A Joseph recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutesfois Auguste s'estant fié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva jamais mesconté : ny Tyberius de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils : quoy que nous les sçachions avoir esté si fort subjects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du Senat, et l'un et l'autre yvre,

A Externo inflatum venas de more Lyæo.

c Et commit on aussi fidelement qu'à Cassius beuveur d'eauë, à Cimber le dessein de tuer Cesar : quoy qu'il s'enyvrast souvent : D'où il respondit plaisamment, « Que je portasse un tyran, moy, qui ne puis porter le vin ! » **A** Nous voyons nos Allemans noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur rang.

*B nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus.*

c Je n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estouffée, et ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires : Qu'Attalus ayant convié à souper pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias, qui sur ce mesme subject, tua depuis Phlippus Roy de Macedoine (Roy portant par ces belles qualitez tesmoignage de la nourriture, qu'il avoit prinse en la maison et compagnie d'Epaminondas) il le fit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison.

c Et ce que m'aprint une dame que j'honore et prise fort, que pres de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines, qu'elle penseroit estre enceinte si ell'avoit un mary : Mais du

jour à la journée, croissant l'occasion de ce soupçon, et en fin jusques à l'evidence, ell'en vint là, de faire declarer au prosne de son Eglise, que qui seroit consent de ce faict, en l'advoüant, elle promettoit de le luy pardonner, et s'il le trouvoit bon, de l'espouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardy de ceste proclamation, declara l'avoir trouvée un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie en son foyer si profondement et si indecement, qu'il s'en peut servir sans l'esveiller. Ils vivent encore mariez ensemble.

A Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escries mesmes de plusieurs Philosophes en parlent bien mollement : et jusques aux Stoïciens il y en a qui conseillent de se dispenser quelquefois à boire d'autant, et de s'enyvrer pour relascher l'ame.

B *Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.*

c Ce censeur et correcteur des autres A Caton, a esté reproché de bien boire.

B *Narratur et prisici
Catonis Sæpe mero caluisse virtus.*

A Cyrus Roy tant renommé, allegue entre ses autres louïanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et és nations les mieux reiglées, et policées, cet essay de boire d'autant, estoit fort en usage. J'ay ouy dire à Silvius excellent medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomac ne s'appaissent, il est bon une fois le mois, les esveiller par cet excez, et les picquer pour les garder de s'engourdir.

B Et escrit-on que les Perses apres le vin consultoient de leurs principaux affaires.

A Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours : Car outre ce que je captive aysément mes creances sous l'autorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la société publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir, qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice couste moins à nostre conscience que les autres : outre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaisé à trouver : consideration non mesprisable.

c Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez, qu'il me disoit luy rester, en la vie, comptoit ceste-cy, et où les veut on trouver plus justement qu'entre les naturelles ? Mais il la prenoit mal. La delicatesse y est à fuyr, et le soigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut avoir le goust plus lasche et plus libre. Pour estre bon beuveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemans boivent quasi esgalement de tout vin avec plaisir : Leur fin c'est l'avaller, plus que le goster. Ils en ont bien meilleur marché. Leur volupté est bien plus

plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la Française à deux repas, et modérément, c'est trop restreindre les faveurs de ce Dieu. Il y faut plus de temps et de constance. Les anciens franchissoyent des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoyent souvent les jours. Et si faut dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprises, et fameux succez, qui sans effort, et au train de ses repas communs, ne beuvoit guere moins de cinq lots de vin : et ne se monroit au partir delà, que trop sage et advisé aux despens de noz affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique, et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousjours en teste. Il semble que tous les jours nous racourcissons l'usage de cestuy-cy : et qu'en noz maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjuners, les ressiners, et les collations fussent plus frequentes et ordinaires, qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement ? Vrayement non. Mais ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise, que noz peres. Ce sont deux occupations, qui s'entrepeschent en leur vigueur. Elle a affoibli nostre estomach d'une part : et d'autre part la sobriété sert à nous rendre plus coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour.

« C'est merveille des comptes que j'ay ouy faire à mon pere de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant et par art et par nature à l'usage des dames. Il parloit peu et bien, et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout Espaignols : et entre les Espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment Marc Aurele. Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble, et tres modeste. Singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne, et de ses habits, soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foy en ses paroles : et une conscience et religion en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droite et bien proportionnée, d'un visage agreable, tirant sur le brun : adroit et exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime : Et des souliers aux semelles plombées, pour s'allegier au courir et à sauter. Du prim-saut il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu pardelà soixante ans se moquer de noz alaignesses : se jeter avec sa robbe fourrée sur un cheval ; faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos il disoit, qu'en toute une province à peine y avoit il une femme de qualité, qui fust mal nommée. Recitoit des estranges privautez, nommément siennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque. Et de soy, juroit saintement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit apres avoir eu longue part aux guerres delà les monts : desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa, et pour le public et pour son privé.

« Aussi se maria il bien avant en aage l'an M. D. XXVIII, qui estoit son trentetroisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à noz bouteilles.

¶ Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroyent m'engendrer avecq raison desir de ceste faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent les bons compagnons, se prent premierement aux pieds : celle la touche l'enfance. De-là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle : ¶ Les autres voluptez dorment au prix. ¶ Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, ell'arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose.

¶ Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel, et contre nature. Mon estomach n'iroit pas jusques là : il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing : ¶ Ma constitution est, ne faire cas du boire que pour la suite du manger : et boy à ceste cause le dernier coup tousjours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse, nous apportons le palais encrassé de reume, ou alteré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé noz pores. Aumoins il ne m'advient guere, que pour la premiere fois j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon defend aux enfans de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer. Mais à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus : ce bon Dieu, qui redonne aux hommes la gayeté, et la jeunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu, et en ses loix, trouve telles assemblées à boire (pourveu qu'il y aye un chef de bande, à les contenir et reigler) utiles : l'ivresse estant une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun : et quand et quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses, et en la musique : choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis. Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntées des Carthaginois, luy plaisent. Qu'on s'en espargne en expedition de guerre. Que tout magistrat et tout juge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, et de consulter des affaires publiques. Qu'on n'y employe le jour, temps deu à d'autres occupations : ny celle nuict, qu'on destine à faire des enfans.

¶ Ils disent, que le Philosophe Stilpon aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient, par le breuvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein, suffoqua aussi les forces abbatuës par l'aage du Philosophe Arcesilaüs.

¶ Mais c'est une vieille et plaisante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

¶ Si munitæ adhibet vim sapientiæ.

¶ A combien de vanité nous pousse ceste bonne opinion, que nous avons de nous ? la plus reiglée ame du monde, et la plus parfaite, n'a que trop affaire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa

propre foiblesse. De mille il n'en est pas une qui soit droite et rassise un instant de sa vie : et se pourroit mettre en doute, si selon sa naturelle condition elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance, c'est sa dernière perfection : je dis quand rien ne la choqueroit : ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece, ce grand poète, a beau philosopher et se bander, le voyla rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent ils qu'une Apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates, qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, et une legere blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est un homme : qu'est il plus caduque, plus miserable, et plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles.

*B Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere ex animi terrore videmus.*

A Il faut qu'il sille les yeux au coup qui le menasse : il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, **c** comme un enfant : Nature ayant voulu se reserver ces legeres marques de son autorité, inexpugnables à nostre raison, et à la vertu Stoique : pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze. **A** Il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassée et enrouée.

A Humani a se nihil alienum putet.

A Les poètes **c** qui feignent tout à leur poste, **A** n'osent pas descharger seulement des larmes, leurs Heros :

A Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas.

A Luy suffise de brider et moderer ses inclinations : car de les emporter, il n'est pas en luy. Cestuy mesme nostre Plutarque, si parfait et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doute, si la vertu pouvoit donner jusques là : et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation : d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

c Laissons ceste autre secte, faisant expresse profession de fierté. Mais quand en la secte mesme estimée la plus molle, nous oyons ces ventances de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses.* Quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarchus : c'est son estuy que vous pilez. » **A** Quand nous oyons nos martyrs, crier au Tyran au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé la, hache le, mange le, il est cuit, recommence de l'autre. » Quand nous oyons en Josephe cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une voix ferme et assurée : « Tyran, tu pers temps, me voicy tousjours à mon aise : où est

ceste douleur, où sont ces tourmens, dequoy tu me menassois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine, que je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belistre tu te rens, et je me renforce : fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre si tu peux : donne courage à tes satellites, et à tes bourreaux : les voyla defaillis de coeur, ils n'en peuvent plus : arme les, acharne les. » Certes il faut confesser qu'en ces ames là, il y a quelque alteration, et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies Stoiques, « j'ayme mieux estre furieux que voluptueux » : c mot d'Antisthenez. *Ἄ Μαγειεῖν μᾶλλον ἢ ἡθροεῖν.* Quand Sextius nous dit, qu'il ayme mieux estre enferré de la douleur que de la volupté : Quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte, et refusant le repos et la santé, que de gayeté de coeur il deffie les maux : et mesprisant les douleurs moins aspres, dedaignant les luitar, et les combatre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy :

*Ἀ Spumantémque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem :*

Ἀ qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslancé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut : il faut qu'elle le quite, et s'esleve, et prenant le frein aux dents, qu'elle emporte, et ravisse son homme, si loing, qu'apres il s'estonne luy-mesme de son faict. Comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estans revenuz à eux, ils en transissent d'estonnement les premiers. Comme aussi les poëtes sont épris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne reconnoissoient plus la trace, par où ils ont passé une si belle carriere : C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie : Et comme

ϕ Platon dict, que pour neant hurte à la porte de la poësie, un homme rassis : aussi dit Aristote qu'aucune ame excellente, n'est exempte de meslange de folie : Et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant loüable soit-il, qui surpasse nostre propre jugement et discours : D'autant que la sagesse est un maniment réglé de nostre ame, et qu'elle conduit avec mesure et proportion, et s'en respond. Platon argumente ainsi, que la faculté de prophetizer est au dessus de nous : qu'il faut estre hors de nous, quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste.